

gestion des affaires commerciales et industrielles d'Arton.

Tous ces documents vont être examinés par M. l'expert Flory.

M. Marion a été chargé hier de diverses opérations pour retrouver d'autres pièces de comptabilité d'Arton.

CHEVAL EMBALLÉ

Le prince de Clermont-Tonnerre passait hier matin, en voiture, avenue des Champs-Élysées, quand tout à coup le cheval, effrayé par la trompette d'un mail-coach, s'emballa et partit à fond de train dans la direction de l'Arc de Triomphe.

Le cocher faisait des efforts pour éviter une collision avec les voitures et les omnibus qui sillonnaient l'avenue. Il était parvenu sans accident place de l'Étoile; mais là, le coupé heurta une voiture de police qui venait du bois de Boulogne et était conduite par le cocher Mathieu Lamiral.

Les deux cochers furent précipités à terre. Lamiral seul a été blessé; il a une épaule démise et de nombreuses contusions sur tout le corps. Les deux chevaux ont été blessés également.

Le prince de Clermont-Tonnerre n'a eu aucun mal. Après avoir fait donner des soins à son cocher blessé, il est rentré en voiture à son domicile rue du Regard.

L'INFANTICIDE DE LA GARE DE L'EST

M. Albanel, juge d'instruction, s'est rendu hier à l'infirmerie du Dépôt, où il a procédé à l'interrogatoire de Mme Eugénie J..., se disant de Chaumont, qui a été, ainsi que nous l'avons dit, arrêtée à la gare de l'Est et qui portait un enfant mort enveloppé dans du papier.

Mme J... a renouvelé ses aveux. Elle habite non pas Chaumont, mais Vitry-le-François.

Une perquisition sera faite demain au domicile de la détenue.

Mme Eugénie J... sera transférée, d'ici deux ou trois jours, à Vitry-le-François, et M. Albanel se saisira de l'instruction au profit du juge d'instruction de cette ville.

Les personnes qui possèdent des objets précieux, tels que bronze d'art, tapisseries, meubles anciens, porcelaines de Saxe et de Sèvres, même des objets à partir du douzième siècle, trouveront à les céder au comptant et au-dessus de leur valeur, en s'adressant à MM. Seligmann, 23, place Vendôme, qui se dérangeraient même, s'il y a lieu.

LE MEURTRE DE LA VILLETTE

Un sieur Jacob Zurich, journalier, âgé de trente-six ans, abordait hier deux agents de service sur le boulevard de la Villette, et leur déclarait qu'il venait de tuer une nommée Alice Monjalon, avec qui il entretenait des relations.

— Rendez-vous chez elle, ajouta-t-il, au numéro 146 du boulevard, et vous la trouverez « raide ».

Les agents contrôlèrent ces déclarations, et trouvèrent, à l'endroit désigné, la fille Monjalon inanimée, dans une mare de sang.

Elle avait été frappée d'un coup de couteau au sein gauche. La blessure, quoique très grave, n'était pas mortelle, et Alice Monjalon a été transportée d'urgence à l'hôpital Saint-Louis.

Le meurtrier a été arrêté.

PETITES NOUVELLES

La Préfecture de police a été priée par M. Labeyrie, gouverneur du Crédit foncier, de rechercher Mme Ducos, dont les facultés mentales sont affaiblies et qui s'est perdue hier sur les boulevards, où elle se promenait avec un parent.

Agée de quarante ans, Mme Ducos est grande, brune, et porte des vêtements de deuil.

— On a arrêté hier un encaisseur chez M. L..., brasseur, avenue de Clichy. Cet individu, nommé A..., était depuis trois jours au service de son patron: le premier jour, il avait affirmé que des pickpockets lui avaient volé sa caisse; le deuxième, qu'il l'avait perdue, et le troisième, qu'il l'avait eue en joyeuse compagnie.

— Des rôdeurs se sont livrés l'avant-dernière nuit à une véritable bataille au couteau et au revolver place d'Italie. Quatre des combattants ont été arrêtés. Trois blessés ont été transportés à l'hôpital de la Pitié.

Léon Brésil

L'abondance des matières nous oblige à ajourner à demain notre « Chronique immobilière » hebdomadaire.

MUSIQUE

THÉÂTRE DE MONTE-CARLO (Principauté de Monaco). — *Moïna*, drame lyrique en deux actes, poème de M. Louis Gallet d'après un récit dramatique de M. Isidore de Lara, musique de M. Isidore de Lara.

Monte-Carlo, dimanche, 5 heures.

Je suis venu ici sur l'expressive demande de M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois*, et par déférence à certains désirs qui m'ont été gracieusement exprimés. J'y suis venu avec les dispositions que j'apporte invariablement à l'audition des œuvres nouvelles: l'extrême bonne volonté dans l'attention; l'ardent souhait de me rencontrer en face d'une révélation de maîtrise ou tout au moins d'une conception accusant un dessein d'originalité servi par des qualités précises et sincères; le ferme propos de dire ce que je pense. A l'heure où je jette sur le papier ces quelques lignes préliminaires, pas un trait du poème de M. Louis Gallet, pas une note de la partition de M. de Lara ne me sont connus. J'en ignore absolument jusqu'aux tendances. Voici, seulement, de quoi j'ai le droit et le devoir de me souvenir.

Le petit théâtre de Monte-Carlo, construit pour être une simple scène de casino, a manifesté, en ces dernières années, des ambitions éminemment nobles. Annexé à une « cathédrale d'or », il a plu à son directeur, M. Gunzbourg, de l'ériger en chapelle d'art. On y a monté, coup sur coup, la *Hulda* et la *Ghisèle* de César Franck, musicien admirable entre les plus fiers, puis la *Jacquerie* d'Edouard Lalo et de M. Arthur Coquard, dont la valeur s'est affirmée, depuis, à l'Opéra-Comique. C'étaient là des actes de direction respectables au premier chef. Lorsque je me rappelle, notamment, que sans l'initiative de M. Gunzbourg les partitions du maître Franck seraient encore enfouies dans les tiroirs d'un éditeur, je me sens une vraie reconnaissance pour le théâtre de Monte-Carlo et j'ai, par surcroît, quelque honte à l'idée qu'une œuvre de la hauteur de *Hulda* n'a été encore, en dehors de la Principauté de Monaco, présentée nulle part au public. Ceci est, en moi, un sentiment très net. Je l'exprime nettement, tel que je l'éprouve.

On me dit qu'il se pourrait que, bientôt, à côté du théâtre actuel, aux aménagements non prévus pour la mise à la scène de drames lyriques importants, s'élevât un grand théâtre construit selon les dernières d'années, où se donneraient des représentations modèles, en d'exceptionnelles conditions. J'en accepte avec joie l'augure. Les puissants moyens dont on dispose ici assureraient aux compositeurs des possibilités partout ailleurs à peu près introuvables. Tout essai hardi, toute tentative franche et indépendante, susceptible de marquer dans l'avenir, s'y offrirait en son entière particularité, interprétée par les artistes les plus célèbres de l'Europe, encadrés d'autant de magnificence qu'il conviendrait. Rien, assurément, ne serait plus utile. Je n'oublie point que Richard Wagner rêva, un moment, d'un « Bayreuth » sur la Côte d'Azur. Son rêve se réaliserait aujourd'hui que, parmi les enchantements de la petite principauté charmante, il naîtrait une clarté supérieure. Nous qui n'en avons guère en la « cathédrale d'or », où l'on ne tombe pas, comme dans celle de MM. Zola et Alfred Bruneau, des mains de l'enfant Jésus, nous serions accueillis en une autre cathédrale illuminée splendide de lumières de l'idéal. Mais c'est là le songe du futur — un beau songe duquel il n'est permis, jusqu'à nouvel ordre, que d'envisager le mirage.

Présentement, j'ai sous les yeux la distribution des rôles du drame lyrique en deux actes de MM. Louis Gallet et de Lara. De beaux noms de chanteurs y brillent. Mlle Gemma Bellincioni, cantatrice fameuse au-delà des Alpes et qui s'essaye pour la première fois sur un ouvrage de langue française, tient le rôle principal. Les personnages d'hommes ont, pour les incarner, le ténor Van Dyck, si souvent acclamé à Paris, à Vienne et à Bayreuth; M. Victor Maurel, le créateur de *Falstaff* et de *Iago*, le Don Juan d'hier à l'Opéra-Comique, artiste aux personnalités recherchées; M. Bouvet, l'énergique chanteur, l'acteur compréhensif du *Roi d'Ys* et de la *Jacquerie*; MM. Melchissédéc et Boudouresque, deux vétérans de l'Opéra, encore en pleine vigueur et ressources vocales et d'une expérience qui ajoutent au prix de leur talent. Il est certain que l'œuvre sera soutenue le mieux du monde. Un tel ensemble sort de tout point de l'habituel.

Comme je suis en passe d'écrire, on veut bien m'apporter la brochure de *Moïna*. Je m'empresse de la lire et je résume à grands traits l'action.

Premier acte. La fiction nous transporte en un petit village irlandais, au bord de la mer, à l'ombre des falaises du cap Svob, en vue de l'île verte

de Valentia. Nous sommes en l'an de misère 1796, alors que les habitants de l'Irlande, soulevés contre l'oppression anglaise, n'ont d'espoir que dans la prochaine arrivée d'une escadre de France, venant les secourir. Devant nous défilent des soldats anglais, fibres en tête. Des malheureux s'enfuient; d'autres paraissent, les poings liés, poussés par une impitoyable chiourme. Une sorte de mendiant, skalde attardé, barde de décadence, nommé Kormack, use sa vie à chanter des chansons. Qu'il prenne garde à lui! Sous la domination des puritains, tout refrain est séditieux. Le terrible shériff rôde sur la place avec le capitaine Lionnel. Il s'agit d'étouffer à jamais la révolte, d'arrêter surtout le chef de l'association des « cœurs de chêne », le simple matelot nommé Patrice, un homme entre tous dangereux.

Lionnel, étant soldat, exécutera sans hésiter les ordres qu'on lui donne. On ne saurait voir en lui, néanmoins, un homme cruel. Aux colères du shériff contre les refrains du mendiant Kormack il répond par un certain scepticisme. A quoi bon s'exaspérer des antiques chants du peuple, immémoriaux comme la voix des brises et les rumeurs de la mer? Les menées d'un Patrice ne le laissent guère moins indifférent. Ce qui l'occupe, au fond, c'est une amoureuse. Il s'est épris de la petite Moïna, la blonde fille d'un tavernier, et Moïna a le mauvais goût de lui être rebelle. La jolie paysanne d'Erin est fiancée. Fiancée à qui? — A Patrice lui-même. Bah! du diable si l'entreprenant capitaine n'a pas raison de cette vertu!...

Seulement, Kormack voit tout — et Kormack est un patriote, un « cœur de chêne », l'ami du matelot. Prévenir Patrice qu'on s'apprête à l'appréhender au corps lui est un jeu. Le jeune homme veut bien s'enfuir, mais pas avant d'être uni à Moïna par les liens sacrés du mariage. Juste à cet instant passe le prêtre du village, le Père Daniel, appelé auprès d'un mourant qui réclame le saint viatique pour le voyage éternel. Séance tenante, dans la chapelle, il unira les fiancés et il se rendra, ensuite, où l'attend un auguste devoir.

Incontinent, un rapport d'espion a fait connaître ces choses au shériff. Ses gens s'embusquent à la porte de l'église, guettant Patrice à la sortie. Soudain, la porte s'ouvre à deux battants. Le Père Daniel paraît, le saint sacrement dans les mains, suivi de deux clercs porte-lumière qui marchent pieusement courbés, en costume de chœur. Tout le monde s'incline dévotement sur leur passage. Aussitôt, les soldats anglais mettent la main au collet d'un paysan, un bouquet à la boutonnière. C'est lui, le fiancé! Mais non: le fiancé était l'un des deux clercs accompagnant le prêtre. Il gravit maintenant la colline. « Tirez sur lui », commande le shériff en fureur. Le capitaine Lionnel, à ce mot, regarde le magistrat en face et, très doucement, lui répond:

Pardonnez-moi, je ne fais pas tirer sur le bon Dieu!

Tel est le premier acte. La donnée est de pur opéra comique. Le rôle de Kormack, le chanteur populaire, a du reste quelque agrément au point de vue musical et la situation finale se dénoue, sans contredit, par un trait ingénieux.

**

Second acte. Les mariés sont parvenus à finir dans l'île de Valentia. L'humble maison de leur refuge est bâtie près du rivage, en la mélancolie solitaire des grands rocs battus des flots. Moïna, seule, rêve, attend, espère, cependant que Patrice dispose tout pour une plus sûre évasion. On devine que les Anglais sont sur sa piste. Kormack veille en vain. Voici Lionnel, acharné à vaincre les dédains de l'Irlandaise, finissant par la découvrir et l'enjôlant, la menaçant, la brutalisant enfin. L'Irlandaise se défend avec les armes de son désespoir. Enlacée par le capitaine, elle tire de sa poche un couteau, elle le lui plonge droit au cœur. Le capitaine, foudroyé, tombe à la renverse. Affolée, Moïna, en voulant monter sur sa barque, voit la barque s'éloigner. Patrice, qui survient, la prend en ses bras, rallume en elle l'espérance. Ils fuiront le pays, ils seront heureux.

Hélas! la barque de salut, aux amarres rompues, flotte, là-bas, à la dérive. Les soldats du shériff accourent, traquant des fugitifs, faisant feu sur eux. Moïna, la première, est atteinte; Patrice, blessé à mort, chancelle et rend l'âme en chantant l'une des chansons du mendiant, l'hymne *A la Verte Erin*, et Kormack, à genoux, fond en larmes dans le hurlement subit d'un ouragan, pareil à une lamentation de la nature sur le destin de l'Irlande éplorée.

Nous voyons, à présent, d'une façon claire, le but des auteurs. Ils ont combiné une action précipitée, où les situations se heurtent et aboutissent, pour ainsi dire dans le temps d'un éclair, aux suprêmes cataclysmes. En ce genre de théâtre on ne se préoccupe point de caractères; on n'a en vue que le développement accéléré de l'anecdote. Le poème de *Moïna* est, exactement, conçu selon la formule de *Cavalleria rusticana* et de la *Navarraise*. Il est, sans nul doute, habilement coupé et vivement écrit par M. Gallet, en vers blancs, mêlés par place de vers rimés. Le poète, de toute évidence, s'est efforcé de répondre à un programme dressé par le musicien. Il faut bien que je le dise, pourtant: ce mode de conception dramatique, cette forme de théâtre électrique et anecdotique ne me touchera jamais.

**

Dimanche, 11 h. 50.

La représentation vient d'avoir lieu. Je puis donc parler de la musique. *Moïna* se rattache essentiellement au genre de *Cavalleria rusticana* avec prédominance marquée de l'élément sentimental procédant par épisodes détachés. L'auteur qui est, me dit-on, un chanteur de talent, semble apporter dans la composition les préoccupations et les habitudes de sa virtuosité particulière. Il a un penchant décidé, quelquefois heureux, pour l'effet vocal à tous ses degrés et à la façon des Italiens. Certaines idées intéressantes en elles-mêmes paraissent cependant dériver de chants populaires d'Angleterre ou d'Irlande.

On souhaiterait à M. de Lara une technique plus sûre et plus souple pour les développements, les harmonies et l'orchestration. Il doit y arriver. Il s'est plu à user de rappels thématiques, mais de simples rappels ne constituent pas une vraie déduction de symphonie au profit d'un drame. La partition de *Moïna* comporte quantité de romances d'ensemble et d'épisodes plus ou moins contrastés, mais de facture et de style souvent élégants. La pièce a été exécutée par une magnifique réunion de chanteurs. Quelle fortune pour une œuvre intéressante que le concours d'une tragédienne lyrique de la valeur de Mme Bellincioni et d'artistes pareils à MM. Van Dyck, Maurel, Bouvet, Melchissédéc et Boudouresque! Ils ont été plusieurs fois rappelés et ont amené sur le théâtre l'auteur, qui a pris la parole, toujours à l'italienne.

Fourcaud

Soirée Parisienne

A LA VIE! A LA MORT!

(Répétition générale)

Une plume plus autorisée que la mienne vous parlera demain de la pièce de M. Pierre Denis: *A la vie! A la mort!* Je veux seulement, dans la hâte de l'heure tardive, donner ici l'impression de la répétition générale de la pièce de M. Pierre Denis, qui vient d'avoir lieu, dans la salle du Nouveau-Théâtre, devant un public de journalistes et d'invités.

Depuis bientôt un mois que l'on s'entretenait de cette pièce, que chaque jour amenait de nouvelles indiscrétions, on pense si la curiosité du public était excitée. Aussi étaient-ils légion ceux qui avaient tout mis en œuvre pour assister à cette soirée sensationnelle. Les demandes de places affluaient depuis plusieurs jours et hier, dans la journée, un amateur forcené alla jusqu'à offrir mille francs d'une loge! Il y a des gens qui ne reculent devant aucune dépense pour être invités. Mais la consigne était rigoureuse. Pas une seule place payante ne fut délivrée.

En revanche, les invités étaient venus en foule. Pensez donc! Le bruit avait couru que la représentation serait accidentée, qu'il y aurait des cris, des protestations, des altercations. Hâtons-nous de dire que tout s'est passé avec le plus grand calme; M. La Jeunesse n'a même pas provoqué M. Maclair.

C'est que, il faut bien le dire, les passions se sont émoussées depuis la mort du général Boulanger; mais si la personnalité du héros n'est plus susceptible, aujourd'hui, de provoquer des incidents tumultueux, son histoire est assez suggestive, elle a trop été mêlée à la nôtre pour ne pas être puissamment intéressante. Aussi la pièce de M. Pierre Denis a-t-elle été écoutée avec une attention sympathique, un silence respectueux, coupé d'applaudissements dans les moments les plus pathétiques.

Parmi la foule de spectateurs, beaucoup de vieux boulangistes, mais peu des principaux acteurs du drame. Dans la salle, M. Le Hérissé, et, se faisant face dans deux avant-scènes, un journaliste, et un polémiste qui y payèrent de leur personne. Assise dans un simple fauteuil, une très grande dame, de sang royal, qui a pu se le procurer à la dernière heure.

Au milieu des fauteuils de balcon, la belle meunière